

Compte rendu de **Alexandre FRANÇOIS**
(LACITO-CNRS)
paru dans le *Bulletin de la Société de Linguistique*,
t.xcviii-II (2003-II), pp.373-378.

McGregor, William B. 2002. *Verb Classification in Australian Languages*. Empirical approaches to language typology, 25. Berlin, New York: Mouton de Gruyter. xxvi + 531 pp.

Cela fait une vingtaine d'années que William McGregor participe au vaste effort de documentation et d'analyse des langues aborigènes d'Australie. Souvent parlées depuis des millénaires par de petites communautés de chasseurs-cueilleurs nomades, les 258 langues qui ont pu être recensées sur ce continent ont été fortement mises à mal par deux siècles de colonisation ; une bonne trentaine se sont éteintes au cours des dernières décennies, et celles qui demeurent vivantes – 227, selon le site SIL-Ethnologue – ont vu le nombre de leurs locuteurs réduit comme peau de chagrin. À l'heure actuelle, à peine le tiers des Aborigènes, soit 47 000 personnes, continuent à parler une langue vernaculaire, ce qui fait porter la moyenne d'ensemble à 200 locuteurs par langue ; c'est dire que ces langues sont en grave danger d'extinction. Toute parution de qualité dans ce domaine doit être accueillie avec enthousiasme.

S'il est vrai que McGregor s'est d'abord fait connaître par ses connaissances sur les langues du nord-ouest australien (région de Kimberley), la portée de l'ouvrage ici proposé s'étend sur une grande partie des langues aborigènes, lesquelles sont probablement toutes apparentées. Aidé par une bibliographie abondante, l'auteur mentionne au total plus d'une centaine de ces langues, ne fût-ce que pour les situer brièvement les unes par rapport aux autres ; outre les données présentes dans le texte lui-même, on notera deux appendices, fort bienvenus, présentant quelques informations sociolinguistiques et phonologiques générales concernant les idiomes cités. Le lecteur non familier pourra donc profiter de cet ouvrage foisonnant pour découvrir une famille linguistique peu connue, en l'abordant à travers certaines de ses caractéristiques les plus originales ; en l'occurrence, l'auteur a choisi de s'intéresser à un phénomène typologiquement rare, et imparfaitement décrit jusqu'à présent : les classificateurs verbaux.

Dans la plupart des langues australiennes, le prédicat verbal se présente régulièrement sous la forme d'une "construction verbale composite", dans laquelle un radical lexical invariable (UV = *uninflected verb*) doit être accompagné d'un morphème X, aux allures verbales également, lequel supporte l'essentiel des marques TAM et morphèmes d'accord (IV = *inflected verb*). Dans certaines langues, cet X existe par ailleurs comme verbe à part entière, alors que dans d'autres, il n'a plus d'existence autonome, et ne peut plus apparaître que dans un complexe UV+IV. Citons un exemple en ngarinyin :

- (1) *jarug andu-ø-ma-nga-lu*
repousser 3PL:ACC-3SG:NOM-prendre-PASSÉ-PROX
'Il les a repoussés par ici.' [p. 25]

Même si l'auteur semble soigneusement s'attacher à éviter le terme, on ne peut s'empêcher de comparer ces structures UV+IV, ne serait-ce que dans une première approche, aux structures plus familières { *verbe* (plus ou moins invariable) + *auxiliaire* (fléchi) } que l'on connaît, par exemple, dans les langues indo-européennes ou en basque – à une différence près, et elle a son importance : chacune des langues australiennes concernées présente non pas deux ou trois de ces "auxiliaires", mais une bonne dizaine au moins. En principe (même si des exceptions à cette règle sont nombreuses), à chaque lexème verbal [UV] correspond un seul auxiliaire [IV], et cette répartition peut s'expliquer en grande partie en termes sémantiques. Ces quelques arguments, ajoutés à d'autres, suggèrent à McGregor de voir dans ces IV de véritables classificateurs verbaux, dont l'effet serait de catégoriser l'ensemble des verbes en un nombre fini de classes sémantiques. Ainsi, en (1), le verbe *jarug*_[UV] 'repousser' est classifié, au moyen de l'auxiliaire *-mara*_[IV] (glosé 'prendre'), parmi les procès de déplacement ('caused motion').

Les principes formels ou sémantiques qui organisent cette classification varient considérablement d'une langue à l'autre. Ainsi, dans une langue comme le nyulnyul, les IV présentent une spécificité lexicale qui les apparente encore à des verbes ; si étendu soit-il, leur apport sémantique peut être identifié sans trop de difficultés. Dans ce cas, les combinaisons UV+IV font penser à des processus de composition lexicale, ou de simples tournures phraséologiques, comparables – *mutatis mutandis* – à des séries verbales. Le mieux est de citer les cas, minoritaires mais révélateurs, où un même verbe peut apparaître avec plusieurs "auxiliaires" de sens différent [p. 113] :

<i>durr</i>	'push, bump'	+ - <i>W</i>	'give'	→ 'push, give a push'
		+ - <i>BARNJ</i>	'exchange'	→ 'push one another'
		+ - <i>R</i>	'poke'	→ 'bump with long object'
<i>mijal</i>	'sit'	+ - <i>N</i>	'be'	→ 'be sitting'
		+ - <i>NY</i>	'get'	→ 'start sitting down'
		+ - <i>M</i>	'put'	→ 'put into sitting position'

Si les trois exemples donnés pour *durr* demeurent sémantiquement assez transparents et prédictibles (ex. 'pousser' + 'appuyer avec un objet long' = 'pousser avec un objet long'), c'est déjà moins le cas avec les trois exemples de *mijal*. L'apport sémantique des trois IV apparaît ici plus général, plus abstrait : -*N* 'être, se trouver' permet de classer le radical verbal UV comme un état ou une activité en cours ; -*NY* 'attraper, acquérir' accompagne notamment les actes d'acquisition ou déplacement d'un objet, de modification d'état ; -*M* 'mettre' évoque un changement de position ou d'état d'un patient, un procès mentalement orienté vers autrui... Pour ainsi dire, les significations lexicales concrètes laissent ici place à des valeurs de type grammatical : valeurs aspectuelles de statif-progressif (cf. anglais *BE V-ing*) ou d'inchoatif (cf. *GET to V*), structure causative, etc.

D'une langue à l'autre, on retrouve souvent ce type de parcours historique, où des verbes-auxiliaires (IV) "à sens plein" finissent par se grammaticaliser, au point de ne plus donner lieu qu'à des auxiliaires à valeur essentiellement d'aspect, d'Aktionsart, de diathèse. Ainsi, la description que l'auteur donne des faits du gooniyandi diffère sensiblement de celle du nyulnyul, dans la mesure où les douze IV peuvent plus difficilement être glosés sous forme lexicale ; l'auteur renonce d'ailleurs à le faire, citant

ces IV uniquement par leur radical vernaculaire (ex. +A, +MI, etc.). Quant au sémantisme propre à chacun de ces classificateurs, il nécessite à chaque fois une description minutieuse d'une demi-page, accompagnée parfois de schémas spatiaux ('vectorial configuration') et autres tableaux illustratifs. On apprend ainsi que les classificateurs du gooniyandi se partagent en atéliques (*extendible*) et téliques (*accomplishment*), et se distinguent en fonction de leur valence. Nous ne citerons que quelques exemples [pp. 54-86] :

+MI est télique avalent (neutre du point de vue valenciel), et accompagne les procès téliques dans lesquels le sujet est engagé activement, étant la principale source d'énergie

+ARNI est atélique monovalent, et construit des prédicats verbaux réciproques ou réfléchis

+I est atélique monovalent, et indique un procès immanent au sujet (le prédicat qui en résulte est donc souvent intransitif, à sens moyen)

+A est atélique bivalent, et indique que le procès est orienté vers un autre actant (le prédicat qui en résulte est donc souvent transitif)

Comme on l'a dit, la plupart des radicaux verbaux UV ne pourront se combiner qu'avec un seul de ces classificateurs – par exemple, *boorlooboo-* 'suivre qqn' ne se rencontre conjugué qu'avec +A, et *ngirr-* 'lapider qqn' qu'avec +MI. Mais une fois de plus, les cas de classification multiple sont les plus parlants :

<i>mila-</i>	+ -A	→ 'see, look at' [voir, regarder]
	+ -I	→ 'be sighted' [être doué de vision]
	+ -ARNI	→ 'see/look at self' [se regarder]
	+ -MI	→ 'glance at' [jeter un coup d'œil à]
<i>moow-</i>	+ -A	→ 'look for s.th.' [chercher qqch]
	+ -I	→ 'be looking' [regarder (sans but)]
	+ -ARNI	→ 'look for one another' [se chercher l'un l'autre]
<i>yoowa-</i>	+ -A	→ 'be afraid of s.o.' [craindre qqn]
	+ -I	→ 'exercise caution' [être prudent]

On notera que la plupart de ces valeurs sémantiques sont normalement rendues, dans le reste du monde, par des tournures morphosyntaxiques plus diversifiées : pronoms ou affixes réfléchis, marques de diathèse active vs. moyenne, actants primaires introduits par des marques obliques de type préposition, structures à ergativité scindée, affixes ou auxiliaires d'aspect, trait de télicité stocké dans le sémantisme propre du lexème, et ainsi de suite. À l'inverse, l'originalité de ces langues australiennes est d'englober la plupart de ces valeurs – et d'autres encore – sous un paradigme unique d'auxiliaires verbaux, dont les propriétés formelles rappellent en effet des mécanismes de classification, telle qu'on en connaît usuellement dans le domaine nominal.

Pour être précis, on pourrait discuter cette analyse en termes de "classificateurs", en faisant remarquer par exemple que n'importe quel paradigme d'auxiliaires (y compris *être* et *avoir* dans les langues romanes, ou *be* – *have* – *do* en anglais), pour peu qu'il se distribue inégalement selon le sémantisme des verbes, présentera peu ou prou des *effets*

classifiants, sans qu'il soit nécessaire de réifier le phénomène en parlant de classificateurs au sens strict¹ ; d'ailleurs, comme le fait remarquer l'auteur [p. 39], les mêmes faits australiens ont été décrits sous d'autres appellations par un certain nombre de descripteurs. Ceci étant dit, McGregor déploie des trésors d'argumentation pour démontrer que l'on est bien en face de classificateurs verbaux, et on peut reconnaître qu'il est globalement convaincant. En réalité, ce débat métalinguistique est somme toute secondaire : que l'on choisisse d'y voir des auxiliaires, des classificateurs, ou autre chose, l'essentiel est que des structures typologiquement originales soient correctement décrites, de façon à en dégager des problématiques sémantiques intéressantes ; or, de ce point de vue, la monographie de McGregor est impeccable.

D'entrée de jeu, la notion de classification verbale est comparée aux diverses formes de classification nominale, typologiquement bien mieux connues. Ainsi, le *Chapitre 1* (pp. 1-40) commence-t-il par exposer les principes généraux d'une théorie de la classification ; et soit pour éviter au lecteur linguiste trop de dépaysement, soit pour ne pas déflorer le sujet qu'il développera dans les chapitres suivants, l'auteur prend soin de n'illustrer d'abord son propos qu'avec des exemples de classificateurs nominaux (y compris, d'ailleurs, dans des langues australiennes). Ceci étant dit, après ce long détour du côté des généralités et des mises au point de principe, l'attente est récompensée lorsqu'apparaissent les premiers faits. À juste titre, l'auteur choisit d'abord de présenter les phénomènes de classification verbale dans une seule langue, le gooniyandi, de façon à faire apparaître la cohérence interne du système (*Chapitre 2*) ; dans un second temps (*Chapitres 3 à 5*), ces premières données sont comparées à celles des autres langues du continent, afin d'en dégager les points communs, et d'en souligner les nombreuses variations : l'auteur distingue soigneusement, par exemple, les systèmes à "classificateurs verbaux" (type gooniyandi), les systèmes à "catégories verbales" (type nyulnyul), les systèmes à "classes de conjugaisons" (type pama-nyungan). Par la suite, le *Chapitre 6* propose une synthèse théorique de l'ensemble.

Le *Chapitre 7* dresse une très utile comparaison, et généralement une distinction, entre les faits aborigènes, d'une part, et des phénomènes grammaticaux "proches" dans d'autres langues du monde : composition verbale, préfixes dérivatifs à effet classifiant, constructions verbales sérielles, tournures à objet incorporé, etc. ; les langues citées dans ce chapitre résolument typologique vont des Amériques (mohawk, paiute, navajo, guaraní...) à l'Afrique bantoue (zulu, sesotho), en passant par l'Asie australe et orientale (hindi, cantonais, coréen, malais, bunun, tagalog...) et la Mélanésie (langues océaniques et papoues). Enfin, les derniers chapitres reviennent sur les faits australiens, mais pour les envisager sous des angles nouveaux : du point de vue historique, l'auteur formule l'hypothèse que les UV proviendraient de la grammaticalisation d'anciens idéophones (*Chapitre 8*) ; puis il illustre l'intérêt des phénomènes de classification verbale du point de vue de la construction du discours (*Chapitre 9*) ; le *Chapitre 10* résume et conclut. Aux 412 pages de texte viennent s'ajouter plus de cent pages d'annexes diverses, dont l'abondance rappelle à elle seule le soin et la précision apportées à l'ouvrage : deux appendices sur les langues aborigènes, trente pages de notes, trente pages de bibliographie, vingt-cinq pages d'index (par auteurs, par langues, par thèmes). L'ensemble donne un beau volume, agrémenté de nombreux tableaux, schémas et cartes, et agréable à lire.

¹ Cf. François, Alexandre. 2000. L'illusion des classificateurs. In M.-A. Morel (ed.) *La catégorisation dans les langues* [Faits de Langues 14].

S'il fallait adresser une critique à cet ouvrage, ce serait sans doute la relative pauvreté en énoncés illustratifs. L'auteur cite une quantité considérable de faits, comme des combinaisons entre tel verbe UV et tel auxiliaire IV, mais ces exemples sont trop souvent isolés, et cités uniquement sous leur forme lexicale (ex. *mila-* + *-MI* = 'glance at'), sans être insérés dans des énoncés complets. Et si l'on trouve bien des phrases entières, comme l'exemple (1) ci-dessus, c'est trop rarement à notre goût : au total, 110 exemples sur les 370 pages consacrées aux langues d'Australie, soit en moyenne un énoncé vernaculaire toutes les trois ou quatre pages. L'inconvénient de ce manque d'exemples est d'obliger souvent le lecteur à se contenter de raisonnements complexes, de définitions abstraites, de gloses rapides ou ambiguës ; s'il n'est pas déjà familier avec les langues en question, il ne peut souvent qu'avancer à tâtons dans la réflexion, sans avoir les moyens d'observer de lui-même la façon dont ces tournures s'insèrent dans l'énoncé ou le discours. De ce point de vue, le texte illustratif – treize phrases – cité à la p. 378 (*Chapitre 9*) vient trop tard.

Ce petit défaut mis à part, il importe de souligner combien l'ouvrage de William McGregor est impressionnant de bout en bout. L'abondance considérable des données – souvent de première main –, la rigueur et la cohérence des raisonnements, le grand soin apporté à l'établissement des faits comme à leur présentation (tableaux statistiques, diagrammes, cartes, index) : toutes ces qualités font de *Verb Classification in Australian Languages* non seulement un jalon marquant dans le domaine de la linguistique australienne, mais aussi, à coup sûr, un ouvrage de référence pour les études typologiques, concernant des domaines aussi variés que les phénomènes de classification, les séries verbales, l'aspect, la diathèse, les idéophones, les processus de grammaticalisation, et bien d'autres sujets encore.

Alexandre FRANÇOIS
LACITO-CNRS

<francois@vjf.cnrs.fr>